

accéder les élèves aux savoirs, est ancrée dans une construction curriculaire, et exige de lui qu'il crée et invente en classe des situations d'apprentissage dont il maîtrise le sens et la cohérence... Par cette compétence d'expert, l'enseignant devient un interlocuteur responsable dans l'élaboration même des curricula.

C'est donc à un modèle de construction des enseignements qu'il nous renvoie, en tant que productions sociales où se mêlent des logiques disciplinaires, pédagogiques, de formation, intérêts privés, options idéologiques et enjeux économiques.

Annette GONNIN-BOLO
Université de Nantes

NÓVOA António (1998). – *Histoire & comparaison (Essais sur l'Éducation)*. Lisbonne : Educa, 209 p.

Voici un ouvrage dont le titre indique bien la problématique : mettre en rapport les discours historique et comparatif. Vouloir ainsi ajouter l'extension de l'espace à la profondeur du temps, ne plus se réfugier derrière des frontières nationales ou s'enfoncer dans des monographies locales comme l'ont longtemps fait les historiens pour délimiter leur objet, et plus encore pour limiter par l'espace les sources archivistiques multiples qu'il faut absorber, bref aller vers une histoire globale, voilà qui ne manque pas d'ambition.

L'auteur poursuit ce projet en réunissant cinq des textes qu'il a publié en français, un second recueil à paraître devant compléter cette ligne de recherche à partir de textes publiés en anglais. Les deux premiers textes, de nature plus épistémologique, sont respectivement consacrés à l'histoire et à la comparaison, les trois derniers ont pour cadre d'analyse l'éducation en Europe, d'abord à travers les politiques qui s'y sont nationalement, mais souvent parallèlement menées jadis et qui aujourd'hui s'y construisent de manière plus ou moins concertée, ensuite à travers l'évolution du métier d'enseignant et sa professionnalisation.

Dans le premier chapitre, l'auteur se propose de présenter les nouvelles tendances de l'histoire américaine de l'éducation à partir des travaux d'une centaine de chercheurs. Il s'agit donc d'une espèce d'état de l'art qui, compte tenu des postulats post-modernistes de l'auteur, se revendique modestement comme une lecture possible parmi d'autres de la situation américaine en matière d'histoire de l'éducation. Cela n'en commence pas moins par une évocation des problèmes généraux auxquels la recherche historique contemporaine est confrontée. Il y eut d'abord des changements d'échelles. Pour l'espace, les travaux se sont déplacés des insertions locales vers les

cadres nationaux, puis vers des jeux plus larges d'interdépendances au niveau mondial. Pour le temps, les travaux sont passés de la construction de suite d'événements à la définition d'époques, puis à la différenciation de périodes aux temporalités variées. Cela ne remettait pas en cause la définition physique de l'espace et chronologique du temps. Aujourd'hui, ces conceptions traditionnelles et « objectives » ont éclaté : étant donnée la construction subjective de la réalité par les acteurs, tant le temps que l'espace doivent être reconstruits en fonction de leurs perspectives. L'histoire n'est plus reconstitution du passé, mais construction de son sens pour le présent et de la manière dont il influence nos conceptions et perceptions. On passe ainsi de l'histoire comme grand récit du progrès, construisant de manière distanciée la vérité objective du passé, aux histoires manifestant les interprétations situées des différentes communautés interprétatives.

Ces évolutions générales de l'histoire ont amené en histoire de l'éducation comme dans les autres domaines une redéfinition des cadres spatio-temporels pris en compte et une diversification des outils méthodologiques. L'auteur dégage alors six évolutions majeures : des structures aux acteurs et à une histoire plus expérimentale et littéraire que structurale ou causale ; du système aux écoles et à une « nouvelle » histoire sociale ; d'un intérêt prioritaire pour les déterminations externes à l'examen des déterminations internes et à l'ouverture de la « boîte noire » ; de l'examen prioritaire des idées pédagogiques à la manière dont les discours réformateurs ou experts construisent et diffusent les conceptions d'une époque ; de l'établissement des faits à l'analyse des politiques et des permanences qui les limitent ; enfin de l'analyse nationale, qui a inspiré des premiers travaux au moment de la construction des systèmes nationaux d'éducation et de leur contribution à la construction d'une identité nationale à des cadres d'analyse soit plus locaux, soit plus globaux, l'identité nationale n'étant plus l'élément référentiel des politiques éducatives.

Le second chapitre dégage les modèles d'analyses qui se sont succédé en éducation comparée en retraçant d'abord l'histoire de ce champ plus que centenaire, mais toujours tiraillé entre des orientations pragmatiques (informer et conseiller les politiques sur ce qui se fait ailleurs), et des aspirations universitaires, tantôt d'inspiration nomologique, visant à établir des lois du développement éducationnel, tantôt d'orientation plus culturelle, cherchant à comprendre la spécificité des divers pays. Puis l'auteur présente la carte de sept conceptions qui ont animé ce champ au cours des cinquante dernières années, en les situant les uns par rapport aux autres sur un plan défini par deux dimensions. La première, celle de la théorie, va des théories du consensus aux théories du conflit. La seconde, de nature épistémologique, va des approches descriptives considérant les phénomènes comme des réalités observables aux approches conceptuelles qui regardent des faits comme des réalités construites par les discours. Il présente en outre un tableau des sept conceptions de l'éducation comparée en les caractérisant sur quatre aspects : le projet de comparaison, la théorie et les concepts, les unités de la comparaison et enfin les méthodes et pratiques de comparaison.

Après ces deux chapitres de forte orientation épistémologique et de grande puissance synthétique, mais qui ne cachent pas les préférences de l'auteur pour les courants les plus récents, dont l'approche post-moderniste, les trois chapitres suivants mettent en œuvre ces orientations dans l'analyse de trois aspects de l'éducation d'aujourd'hui, les politiques éducatives européennes, la constitution des sciences de l'éducation et ses rapports ambigus avec la professionnalisation des enseignants et enfin sur l'histoire et les enjeux de la profession enseignants en Europe. Chaque fois ce sont les mêmes perspectives amples tant du point de vue chronologique (au moins deux siècles) que géographique (au moins une partie de l'Europe), ce qui aboutit à des problématiques originales et stimulantes. Ainsi le chapitre sur l'Europe et l'Éducation montre-t-il comment les politiques éducatives, qui à partir du XVIII^e siècle ont été associées à la construction de l'État national moderne à travers l'inculcation des sentiments de nationalité, de souveraineté et de citoyenneté est subtilement remis en cause, malgré les précautions du Traité de Maastricht affirmant au nom du principe de subsidiarité la compétence quasi exclusive des états membres en matière d'éducation, par l'introduction de la notion de citoyenneté européenne, avec ses risques de réorientation des systèmes nationaux d'enseignement et la mise en œuvre de politiques éducatives de plus en plus régulatrices.

Certes l'on peut être saisi de voir par exemple traité en quinze pages l'évolution de la profession enseignante en Europe. Même si l'auteur commence par des limitations et des précautions méthodologiques, l'ambition reste énorme. Alors, lorsqu'on a un peu étudié l'histoire de la formation des enseignants dans l'un de ces pays, l'on peut s'étonner de voir si peu distinguées les formations des enseignants du primaire et du secondaire et affirmé dans les deux le rôle des sciences de l'éducation, qui en France fut faible jusqu'aux IUFM et contesté depuis. De manière un peu différente, l'affirmation forte d'une thèse, le rôle des sciences de l'éducation dans la professionnalisation des enseignants et l'amélioration de leur image publique en même temps que leur dévalorisation en tant que producteur d'un savoir propre à caractère pratique peut être contestée, comme nous y invite d'ailleurs l'auteur et ceci de plusieurs points de vue. D'abord à la vision conflictualiste traduisant tout, les discours et les savoirs, en termes de rapport de pouvoir, on peut opposer une vision plus interactionniste, comme celle de Friedson, distinguant dans toute corporation les producteurs de savoirs formels, les administrateurs et les praticiens, et montrant autant leurs complémentarités que leurs conflits, et la force qu'ils construisent ainsi envers le reste de la société. Enfin, on ne peut pas dire, après les écrits de Schön et de quelques autres, qu'actuellement le savoir propre des praticiens soit dévalorisé, alors que partout les politiques poussent aux réformes augmentant la part des stages dans les formations professionnelles.

Mais ce sont là soit des choix théoriques différents, soit des objections de détail, qui concernent un pays et une époque, alors que l'auteur, d'un ample regard, en survole

plusieurs. Car c'est là son mérite : construire des objets de pensée qui peuvent paraître surdimensionnés et affirmer des thèses qui peuvent sembler surplombantes, pour dessiner un horizon inédit, plus vaste et mieux accordé à la globalisation et à la pensée de l'éducation aujourd'hui. Sans doute fallait-il quelqu'un venu d'extrême-occident, dont le pays a ouvert le monde à la circumnavigation, que ses pérégrinations professionnelles ont amené à enseigner dans une dizaine d'universités étrangères et dans quatre langues différentes, et qui nous annonce un second volume écrit cette fois en anglais, pour ainsi nous permettre d'entrevoir, au-delà de nos frontières temporelles et spatiales, le monde possible qui nous attend.

Raymond BOURDONCLE
Université de Lille 3

TARDIF Maurice, LESSARD Claude (1999). – *Le travail enseignant au quotidien. Expérience, interactions humaines et dilemmes professionnels*. Bruxelles : De Bœck Université, 575 p.

148

L'école est peu souvent considérée comme le cadre et le fruit simultanés du travail des enseignants. Comment l'expliquer ? Sans doute par la double tendance à l'abstraction ou à la normativité dont témoignent bien des approches en la matière. C'est ce manque que comble cet ouvrage impressionnant, en volume et en richesse, aux confluent de la sociologie du travail, des professions et des organisations, en se donnant pour objet ambitieux et multiple le travail enseignant. Prenant appui sur la littérature pluridisciplinaire de recherches en éducation, francophone et anglo-saxonne, mais aussi sur de nombreux entretiens et observations en classe d'enseignants du primaire et du secondaire, les auteurs s'attaquent à l'analyse de ce travail « humain sur de l'humain », codifié et programmé dans une organisation bureaucratique, mais dont la réalité est difficilement formalisable et contrôlable.

Une première partie se centre sur l'organisation scolaire elle-même, qui est aussi une certaine forme d'organisation du travail enseignant. Un travail défini dans un cadre spatial et temporel propre à l'école, et dont l'objet est la construction de règles et de savoirs spécifiques, mais qui tient compte aussi forcément d'autres acteurs, décideurs de l'organisation ou co-éducateurs des élèves. Un travail de service dont les enseignants sont à la fois les exécutants bureaucratisés et des acteurs maîtres des principales sources d'incertitude du lieu névralgique et incertain qu'est la classe. Les auteurs en viennent ensuite aux conditions de travail plus précises des enseignants, envisagées d'ailleurs dans un cadre comparatif international : la croissante hétérogénéité des publics se traduit moins par un allongement du temps de travail que par un sentiment d'incertitude professionnel croissant. Au quotidien, on retrouve la